

Le tigre et le papillon

Épisode 3 du projet artistique d'Arnaud Théval_2015 à l'Énap.



La convocation (2014) travail avec l'implication d'élèves de la 187^{ème} promotion d'élèves surveillants



Une emprise totale (2016) travail avec l'implication d'élèves lieutenants de 20^{ème} promotion



Les fantômes (2015) travail avec l'implication d'élèves de la 188^{ème} promotion d'élèves surveillants



Scène à la fourchette (2015) travail avec l'implication d'élèves de la 187^{ème} promotion d'élèves surveillants



Beyond the skin (2016) travail avec l'implication d'élèves de la 189^{ème} promotion d'élèves surveillants



Photo d'un casier dans le vestiaire des femmes, Maison d'arrêt de Nantes (2012).



Le soupçon du bourreau (2015), détail, travail avec la 188^{ème} promotion d'élèves surveillants

Les surveillantes

L'amphithéâtre s'est rempli uniquement de femmes surveillantes, comme le mentionnait la convocation. Très maladroitement, je raconte qu'à plusieurs moments du travail j'ai été interpellé par la question de la femme surveillante, d'abord avec ces dessins d'héroïnes négatives accrochées sur les casiers des vestiaires femmes. Puis dans les récits des autres élèves et enfin dans un livre qui retrace d'un point de vue scientifique « Origine et évolution de la féminisation de l'administration pénitentiaire ». Nous distribuons un document de plusieurs pages contenant des fragments de textes issus de ce livre que j'ai associés à quelques images évoquant différentes figures possibles dans les représentations de la femme surveillante.

Elles le parcourent, je lis certains passages. Le ton du texte est parfois rude, les mots claquent, sans concession. Je relève que c'est hard, non ? Le contenu m'a interpellé, qu'en pensez-vous ? Le débat ne s'installe pas. Les élèves restent entre elles, comme un bloc tentant de se contenir, de ne pas réagir trop directement, trop ouvertement.

En scrutant la salle plus en détails, je lis dans les regards de l'agacement, de l'énervement, de l'ennui mais aussi de la vivacité, du rire, de la curiosité. Je relance avec un autre extrait « ...protéger les surveillantes elles-mêmes qui sont, dans les représentations, non des agents potentiels mais potentiellement des femmes en danger ». Un brouhaha monte, ça commence à s'agiter mais c'est plus un murmure de fond, sauf peut-être une voix plus forte que les autres qui me dit « Il y a des femmes qui

assassinent depuis longtemps, on le sait, les hommes qui ne le savent pas et bien tant pis pour eux ». Une réplique qui semble plier l'intérêt quelle porte au sujet.

Je reprends en expliquant que je souhaite travailler avec elle sur cinq figures de la surveillante issues de mes lectures et des stéréotypes associés aux représentations. Je démarre par ces deux autres phrases issues du livre « À l'intérieur (ndlr de la prison), c'est un jeu de rôle, on se transforme pour se protéger », puis « les femmes vont surjouer ce qu'elles pensent qu'on attend ». Puis les cinq figures : la surveillante masquée, la surveillante enceinte, la surveillante très femme, la surveillante pas femme, la surveillante forte.

À la suite de ces figures, je développe avec quelques entrées mais à chaque fois c'est très flou et les regards questionnent, des questions fusent. Je ne sais pas y répondre, j'indique seulement que ce sont nos échanges qui résoudront ces interrogations ou du moins qui rempliront l'espace laissé vide par ma proposition. Pas d'entraves.

Je m'installe dans la même salle de cours que pour le protocole précédent, je me suis familiarisé avec ses espaces. J'attends les surveillantes volontaires, incertain de leurs présences. Il y a là de quoi bricoler et une machine à faire de la fumée, comme en discothèque ou comme dans les bâtiments de simulation juste dessous. L'entraînement au jeu s'opère doucement, malgré le flottement du groupe lorsqu'il s'agit de faire du découpage, mais aucun travestissement ne semble

insurmontable, elles se laissent guider, en confiance. La salle se remplit de fumée, nous toussons, elle flotte entre nous, je les distingue à peine, mais dans ce brouillard lorsque les corps réapparaissent quelque chose a changé, nous sommes ailleurs, dans une autre situation, prêts à nous laisser porter par les histoires qui se construisent, issues de nos connaissances vécues ou supposées, des représentations des surveillantes et par les protocoles qui contiennent ces fragments là.

Le soupçon du bourreau

Du carton, des ciseaux et des crayons sont disposés sur la table cotoyant des impressions de figures maléfiques issues des représentations des dessins animés. L'impression est étrange lorsque les élèves surveillantes arrivent, nous voilà démunis face aux réminiscences de souvenirs d'école. Comment fabriquer des masques évoquant ces héroïnes féminines, celles qui font peur dans les dessins animés, celles que j'ai vu découpées et scotchées sur les casiers des vestiaires des femmes en prison. Nous traçons vite sur le carton gris, des contours au crayon de bois, la découpe est plus rapide encore, les résultats sont hésitants. À l'aide d'une cordelette ou encore de leurs mains, elles se masquent. Les gestes des mains, associés à la forme indéfinie des masques produisent leurs effets. Il me revient cette phrase entendue à l'intérieur c'est un jeu de rôle, on se transforme pour se protéger.

L'enceinte

Elles sont quatre à rire aux éclats, tenant tant bien que mal des ballons gonflés sous

leur polo, un peu trop gonflé, l'uniforme s'élève. Un récit évoque cette femme directrice de prison, enceinte, qui éteint une insurrection musclée par sa présence même. Ma demande, légère, consiste à interpréter des surveillantes enceintes, d'en rire dans ce contexte où cette image semble improbable. Puis, je remarque sur ma droite une cinquième surveillante affairée à masquer un ballon rose avec un masque vénitien, quelle a acheté pour l'occasion. Nous multiplions l'idée avec d'autres surveillantes, mais c'est seule, son ballon rose masquant les traits fins de son visage, l'autre main portant son ventre de femme enceinte feinte, quelle se tient, là.

L'histoire sans images

J'hésite, j'ai l'impression que mes mots vont trembler lorsqu'ils sortiront de ma bouche. D'ailleurs, mes déplacements hésitent aussi. Je ne tiens pas en place, je cherche le point de vue, l'arrière plan qui convient à la situation, celle de demander à quinze surveillantes de poser en étant le moins femme possible. Il y a souvent, avant d'énoncer un protocole, un moment où je doute, mais je souris et généralement je poursuis. Elles interprètent des poses qu'elles voient chez leurs collègues, récupèrent de vieux pneus qui traînaient plus loin derrière, voûtent un peu le dos, étrangement elles ne sourient pas.

Les fantômes

À l'évocation de mes découvertes sur les casiers des vestiaires des surveillantes, trois d'entre-elles ont été acheter des masques pour notre rendez-vous. Élégantes, raffinées même lorsqu'il s'agit de prendre la pose en tentant une pointe, légèrement en déséqui-

libre qu'un mouvement de poignet léger vient stopper, elles se frayent un passage entre deux représentations caricaturales opposées.

La première transgression est constituée par l'entrée de femmes dans un métier qui est frappé de ce qu'il est possible d'appeler le soupçon du bourreau. Le métier de surveillant souffre, en effet, de nombreuses représentations stigmatisantes.

épie, qui dresse. Et, derrière ses qualificatifs pointent non seulement des pratiques particulières mais aussi des dispositions personnelles particulières : le voyeurisme et la violence que recèle le terme *maton* renvoient aussi à la représentation d'une inclination perverse de l'individu qui les pratique (Rambourg, 2000). Dans un tel schéma, il n'est pas concevable que ce soit une femme qui gère de telles pratiques et soit porteuse de telles dispositions.

gérance de telles pratiques et soit porteuse de telles dispositions. La deuxième transgression de tabou est donc l'accès des femmes à la violence, même si celle-ci est légitime. En accédant à un métier qui illitérise, le recours légal à la force, les surveillantes renversent un privilège masculin et un ordre établi qui, anthropologiquement réservent aux hommes le maniement des armes et l'exercice de la violence.

univers virils et violents. D'une certaine manière, cette femme rompt aussi la continuité supposée entre le sexe biologique et le genre (Bourcier, 2011).

Par cette série de transgressions, la féminisation du métier de surveillant remet donc potentiellement en cause le modèle de référence masculin et la division sexuelle du travail qui en découle. Les surveillantes font figure de subversion face à l'ordre masculin et au groupe de surveillants. Or, l'absence de mouvement politique et militant à l'origine de cette féminisation fragilise la posture des

Sans titre (2015), collage de fragments de texte écrit par Cécile Rambourg issu du dossier thématique « Origine et évolution de la féminisation de l'administration pénitentiaire » aux éditions CIRAP (2014).